

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

W. G.

LES POÈTES RUSSES

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

EMM. DE SAINT-ALBIN //

—

LES

POÈTES RUSSES

—

ANTHOLOGIE

ET

NOTICES BIOGRAPHIQUES



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, RUE DES PYRAMIDES, 12

—

1893

Tous droits réservés.

PG3197
• F3S2



AVANT-PROPOS

La poésie russe est à la fois la plus vieille et la plus jeune des poésies européennes. Bien qu'elle ne semble débiter qu'au milieu du siècle dernier par des satires à l'air suranné, des odes et des poèmes épiques tout gonflés de l'emphase du temps, des comédies et des tragédies composées suivant les plus pures règles classiques, elle n'est point entièrement d'inspiration factice et d'imitation étrangère : elle remonte, comme les plus anciennes littératures, à la cantilène et à l'épopée nationales, et le peuple russe répète encore, ou répétait du moins tout récemment, des chansons épiques où se conservait le souvenir des dieux, demi-dieux et héros de son antiquité païenne. Sans doute les bylines et les chants populaires n'ont eu aucune part à la renaissance littéraire inaugurée par Kantémir, Trédiakovski et

Lomonossov ; mais il serait d'autant plus injuste de méconnaître les origines lointaines de la poésie russe, que, l'ère classique passée, les romantiques, malgré leur goût prononcé pour les poètes d'Angleterre et d'Allemagne, n'ont pas dédaigné les chansons et les contes de leur propre pays, et que nos contemporains se sont retremés à leur tour aux sources nationales. La plupart des poètes russes de notre siècle ont employé les rythmes et la langue populaires dans des chansons que le peuple n'a pas hésité à adopter comme siennes : ils ont prêté leur voix à l'âme du peuple.

Cependant, ne pouvant embrasser à la fois un si vaste ensemble, nous laisserons de côté la partie antique, autochtone et populaire de la poésie russe, qui a été si bien étudiée, chez nous, par M. Rambaud (1) et, en Angleterre, par M. Ralston (2), pour ne nous occuper ici que de la poésie des lettrés. Celle-ci ne commence à paraître qu'à la mort de Pierre le Grand ; la semence a germé, la plante exotique s'acclimatera-t-elle ? Elle prouve sa vitalité sous le règne d'Elisabeth Pétrovna en poussant des rameaux vigoureux : Lomonossov a paru. Bientôt elle arrive au plus grand épanouissement de cette première période, avec Derjavine, sous le règne de la grande Catherine. C'est la période classique ou plutôt pseudo-classique, car les maîtres imités n'appar-

(1) *La Russie épique*. Paris, 1876.

(2) *The Songs of the Russian people*. Londres, 1872.

tiennent pas à l'antiquité gréco-romaine, mais à la décadence de la littérature française, et se nomment Parny et Voltaire. Au début de notre siècle, Joukovski importe d'Allemagne le romantisme. Pouchkine, pseudo-classique par éducation, se rallie à la réforme et se laisse fasciner par Byron, à la même époque où nos romantiques subissaient, eux aussi, l'influence du poète anglais. Brûlant les étapes, les poètes russes, qui n'ont pas encore derrière eux un siècle entier de littérature, nous ont déjà rejoints. Non moins byronien que Pouchkine, Lermontov n'a plus rien de classique, et son romantisme se pénètre parfois d'un sentiment moderne. La période contemporaine s'ouvre définitivement avec le comte Alexéï Tolstoï et nous amène insensiblement jusqu'à Nadson, esprit cosmopolite, affranchi de toute école et dont les œuvres n'ont presque plus de russe que la langue.

Chaque poète cité dans cette anthologie étant l'objet d'une notice bio-bibliographique assez détaillée, je n'ai pas cru nécessaire de résumer dans une introduction l'histoire de la poésie russe. Je n'aurais pu que me répéter et répéter mes devanciers. On trouvera dans les histoires de la littérature russe de M. Courrière et de M. Sichler (1) un récit suivi du développement littéraire de la Russie,

(1) Ces lignes étaient écrites au moment où a paru l'important ouvrage de M. Louis Léger : *LA LITTÉRATURE RUSSE. Notices et extraits des principaux auteurs.*

surtout pour les périodes classique et romantique, car les contemporains y sont bien négligés. Je recommanderai plus particulièrement la *Geschichte der russischen Litteratur* de M. A. von Reinholdt (Leipzig, 1886). Au dire des Russes eux-mêmes, il n'existe pas de meilleur résumé de leur histoire littéraire. Je m'en suis beaucoup servi et, si je ne me suis pas toujours rangé aux opinions de l'auteur, je lui dois au moins cet hommage de reconnaissance. J'ai utilisé également l'*Istoria rousskoï Literatoury* de P. Polévoï (Saint-Pétersbourg, 1878), ainsi que les anthologies du même écrivain ; la *Rousskala Khristomatia* de Filonov et celle de Galakhov ; et enfin, et surtout, les *Rousskié Poïéty v biografiakh i obraztsakh* de Guerbel (Saint-Pétersbourg, 1873), œuvre capitale pour tous ceux qui s'intéressent à l'ensemble de la poésie russe. La *Rousskaïa Poïézia* de M. Arkadi Sosnitski (Moscou, 1892) m'a permis de suivre jusqu'à nos jours les biographies de Guerbel interrompues il y a vingt ans. Pour les poètes de premier ordre, choix et critique me sont absolument personnels : le choix a été fait dans leurs œuvres mêmes en vue du public français, les jugements n'ont été qu'éclairés par l'avis des plus compétents, et les éléments des biographies ont été puisés aux sources les plus autorisées. J'ai pensé aussi être utile au lecteur en lui indiquant à la fin des notices quelques traductions en langues usuelles, mais je dois l'avertir que, sauf les cas où je me permets une appréciation, il n'y a là qu'un

simple renseignement bibliographique, qui n'a pas même la prétention d'être complet.

J'ai tenu à n'insérer, autant que possible, dans ce recueil que des pièces entières. Les extraits n'ont en général de sens que pour ceux qui connaissent préalablement l'œuvre elle-même et retrouvent ainsi facilement d'agréables souvenirs. Le théâtre s'est trouvé, de ce fait, totalement banni : la place qu'il occupe dans la poésie russe ne le fait d'ailleurs pas partie intégrante de toute anthologie. Mais par suite de cette exclusion, j'ai eu le regret de ne pas même nommer deux poètes de grande réputation, Griboïédov, l'auteur du *Malheur d'avoir de l'esprit*, et Ostrovski, fécond dramaturge, qui a donné à la scène un grand nombre d'œuvres de tout genre. Un autre nom célèbre, celui de Gogol, ne figurera pas non plus dans ce recueil : le grand humoriste n'était pas poète.

Je ne dirai rien de ma traduction, si ce n'est qu'elle est littérale et serre le texte de très près : le rendu de chaque vers est compris entre deux tirets, ce qui rend toute tricherie impossible. Nous sommes si habitués en France à n'avoir que des traductions de traductions, ou des traductions signées par deux ou trois collaborateurs dont les uns ignorent totalement le russe et les autres presque autant le français, que ma tentative de traduction directe et sans truchement du russe pourra sembler bien audacieuse. Ce n'est pourtant pas une innovation et, si l'usage

semble contraire, on peut néanmoins citer des écrivains qui ne s'y sont pas toujours soumis : Tourguénev, Mérimée, Marmier. Ce sont là de grands noms, je le sais, mais si modeste qu'il me convienne d'être, et sans me comparer aux maîtres, il m'est sans doute permis de suivre de mon mieux l'exemple qu'ils ont donné. Dans mon désir d'indépendance, je n'ai cependant pas négligé les conseils. Quelques amis m'ont aplani les difficultés insurmontables pour quiconque n'est pas Russe de naissance, et je les remercie ici du concours intelligent et désintéressé qu'ils m'ont si obligeamment prêté.

Ce ne serait pas sortir de mon rôle de traducteur que de prôner la poésie russe, de l'exalter au-dessus de toutes les autres et de m'excuser de n'avoir pas su rendre l'éclat et l'harmonie, la concision et le charme de ses chefs-d'œuvre. Non, le procédé est par trop banal : en quelque estime que je les tienne, je ne réclame pour mes poètes russes aucune supériorité sur les grands poètes de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Et eussent-ils tout le reste, il leur manquerait encore la consécration du temps. Ce sera du moins un fruit nouveau, d'une saveur peu connue et parfois très exotique. La langue russe a gardé une simplicité toute primitive, les poètes eux-mêmes expriment naïvement des pensées naïves, et j'ai peut-être péché parfois par l'élégance dont j'ai cherché à les revêtir presque malgré moi et entraîné par les habitudes de notre goût. Ayant derrière nous un

plus long passé de civilisation, nous sommes certainement plus affinés. Mais aussi, chez nous, la forme n'en est-elle pas arrivée à primer le fond et ne voilons-nous pas souvent la pauvreté de la pensée par l'extrême habileté du bien dire ?

Les poètes russes nous offrent un enseignement dont nous pouvons tirer parti. Polyglottes et cosmopolites, ils sont allés chercher un peu partout leurs inspirations. Mais au-dessous de cette efflorescence purement artistique, coule une veine russe. Leur patriotisme n'a pas attendu le coup de fouet des revers pour se réveiller. Ils ont chanté la Russie, son passé, ses mœurs, ses croyances, ses défaites et ses victoires, ses tsars; loin de se séparer du peuple, ils lui ont emprunté sa langue et ses formes poétiques, son mode de sentir et de s'exprimer, ses traditions, ses regrets et ses espérances... Nous apprenons bien à lire au peuple, mais nous n'avons à lui offrir que la banalité des feuilles publiques. Où sont les poètes qui ont chanté la France ?

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

KOLTSOV

Le « Burns russe », Koltsov, Alexéï Vassiliévitch, fils d'un marchand de bétail aisé, naquit à Voronège, le 2 octobre 1808. Il ne reçut ni éducation ni instruction : son père ne l'envoya qu'un an et quatre mois à l'école, juste le temps d'apprendre à lire et à écrire, ce qui lui semblait toute la science nécessaire pour leur commerce. Aussi Koltsov n'eut-il jamais ni orthographe ni grammaire. Il lui resta seulement de ce passage à l'école le goût de la lecture; il dévora tout ce qui lui tomba sous la main, notamment *les Mille et une Nuits* et les romans de Ducray Duminil et d'Auguste Lafontaine alors populaires en Russie. A seize ans il ne savait encore ce qu'est un vers : il l'apprit par les poésies de Dmitriev qu'un heureux hasard lui mit sous les yeux : ce fut comme une révélation. Il les déclamaient en chantant, sans se rassasier de cette mélodie nouvelle pour ses oreilles. Lui aussi, il voulut faire des vers ; il montra ses essais au libraire de la ville, un certain Kachkine, qui lui déclara d'instinct que tout cela ne valait rien, mais lui donna une prosodie et mit à sa disposition les livres qu'il avait en magasin. Le jeune marchand de bestiaux eut bientôt fait connaissance avec Lomonossoff, Joukovski et Pouchkine. Cependant Alexéï Vassiliévitch, qui venait d'atteindre ses vingt ans, s'était épris d'une jeune fille vivant dans la maison de son père presque sur un pied d'égalité avec ses propres sœurs. Mais elle était serve, et l'opulent marchand avait des préjugés de caste. Pour rompre cette liaison, il éloigna la jeune fille pendant une

absence de son fils. A cette nouvelle, Alexéï Vassiliévitch fut pris de fièvre chaude ; à peine rétabli, il fit et fit faire des recherches de tous côtés, sans pouvoir retrouver sa Douniacha : mariée à un Cosaque, elle était morte peu après. Heureusement pour lui, Koltsov s'était lié vers la même époque avec un jeune homme de son âge, le séminariste Sérébrianski, qui se fit son maître en poésie, et bientôt avec Stankévitch, qui lui trouva des souscripteurs pour son premier recueil, un petit recueil de dix-huit pièces seulement (Moscou, 1835), et le mit en relations avec Biéliniski. Associé de son père, Alexéï Vassiliévitch voyageait fréquemment pour la maison : il vint ainsi en 1836, 1838 et 1840 à Moscou et à Pétersbourg, y resta même quelque temps, fréquentant malgré son caractère flegmatique, concentré et taciturne, les lettrés et les poètes, et composant ses meilleures poésies. A leur première entrevue, Pouchkine l'accueillit par ces mots : « Bonjour, cher ami, il y a bien longtemps que je désirais te voir. » Il fut aussi présenté à l'empereur Nicolas. En 1841, Koltsov redevint amoureux, mais cette fois d'une beauté peu sévère, et, suivant l'expression de Biéliniski, « il but avec une avidité frénétique le poison de la jouissance ». Il tomba malade et faillit mourir ; la phthisie s'était déclarée. Entre temps il s'était brouillé avec son père, et Biéliniski le pressait de s'établir à Pétersbourg pour vivre de travaux littéraires. « Moi, un littérateur ! répondit Koltsov, je ne suis qu'un pauvre chanteur ! » Et ce n'était pas modestie : par sa hauteur, il avait froissé tous les siens. Cependant le mal qui avait semblé céder une première fois, puis une seconde au printemps de l'année suivante, ne lâcha pas sa proie, et Koltsov s'éteignit à Voronège le 19 octobre 1842. Un monument en marbre blanc a été élevé à sa mémoire dans l'une des allées du jardin public de sa ville natale.

Malgré son défaut d'instruction première et la brièveté de sa carrière, Koltsov a été mis au rang des meilleurs poètes russes. Le peu qu'il a laissé est d'une perfection achevée. Obligé par sa profession de courir les marchés, les villages et la steppe, il sut observer les mœurs et les idées du peuple, les aspects changeants de la nature. Aussi ne s'est-il pas contenté, comme tant d'autres, de coudre bout à bout des expressions populaires, il a vraiment senti avec l'âme du peuple, expri-

mant dans une langue énergique et très pure ses joies et ses douleurs. Il est naturel jusqu'à la naïveté, mais il est en même temps assez artiste pour être original, et bien qu'il n'ait fait que des chansons, il n'est pas moins lu que chanté.

Un choix des poésies de Koltsov a été traduit en vers allemands par Friedrich Fiedler (Leipzig, 1885); le choix est heureux, la traduction est un décalque d'une remarquable exactitude tant pour le fond que pour la forme.

CAMPEMENT DE NUIT DES TCHOUMAKS

Au bord de la grand'route — s'établit pour la nuit le tabor nomade — des fils de la plantureuse Oukraïne. — La steppe est morne et sombre; — nulle étoile ne brille, pas de lune — au ciel, et le calme — de la nuit par rien n'est troublé. — Parfois seulement passe dans l'air un tintement: — c'est la clochette de la poste — qui sonne au-dessus de la troïka bondissante — et rompt un instant le silence. — Entre les chariots un feu est allumé; — sur un trépied la marmite est suspendue; — le tchoumak (1) barbu, déshabillé, — est assis les jambes croisées — à regarder bouillir son gruau dans la graisse. — Aux alentours du tabor — paissent les bœufs fatigués — sans que personne ne les garde. — Pressés pèle-même en cercle autour du feu, — les Petits-Russiens, grisons malpropres, — jeunes gens à moustaches, — gisent étendus dans l'herbe — et regardent vaguement au loin. — Les tchoumaks ne savent-ils plus secouer leur torpeur? — Depuis quand ont-ils perdu le goût — de chanter des chansons du vieux temps? — Qu'ont-ils maintenant à être si moroses? — Souvent autrefois, pendant la nuit

(1) Tchoumak, roulier de la Russie méridionale. Les tchoumaks s'emploient surtout au transport du blé de la Petite-Russie en Crimée et sur le Don; ils rapportent de ces pays du poisson et du sel.

noire, — j'ai partagé mon temps avec eux, — et je me rappelle que j'écoutais leurs chants — avec un certain plaisir involontaire... — Mais soudain dans les ténèbres un pipeau se mit à jouer, — puis, accompagnant le pipeau, à voix basse ils chantent — la vie de leurs ancêtres, — des fils de la libre Oukraïne... — Et comme ces chants sont doux au cœur, — comme ils sont expressifs et plaintifs, — traînants, sonores et tout remplis — des traditions de la terre natale !

(1828)

Viens à moi, quand le zéphir — balance mollement la ramée, — quand sur la prairie, sur la steppe, sur le monde entier — s'étend un voile d'assoupissement.

Viens à moi, quand la lune — se glisse de nuage en nuage, — ou que, du haut du ciel serein, — elle dore les eaux resplendissantes.

Viens à moi, quand tout entier — je me plonge en des pensers d'amour, — quand, ô ma belle, — je t'attends, brûlant d'impatience.

Viens à moi, quand l'amour — m'agite d'ardents transports, — quand mon jeune sang — et bouillonne, et bondit, et s'enfièvre.

Viens à moi... tous deux ensemble, — je veux que nous savourions la vie, — je veux sur ton jeune sein — étouffer toute ma passion.

(1829)

CHANSON

Ne viens pas, rossignol, chanter — à ma fenêtre ; — envoie-toi vers le bois — là-bas, dans mon pays !

Tiens-toi près de la fenêtre — de la fillette de mon cœur; — gazouille-lui tout doucement — mon chagrin...

Dis-lui comment loin d'elle, — je me dessèche, je me flétris, — comme l'herbe de la steppe — à l'approche de l'automne.

Loin d'elle, la nuit, pour moi — la lune est obscure; — en plein jour, sans rayons — tourne le cher soleil.

Loin d'elle, où trouverais-je — une gracieuse bienvenue? — sur quel sein, pour me reposer, — appuiera-je ma tête?

Loin d'elle, quelles paroles — me feraient sourire? — quelle chanson, quel accueil — pourraient me réjouir?

Pourquoi donc chantes-tu, — rossignol, à ma fenêtre? — Envole-toi, envolé-toi, — vers la fillette de mon cœur!

(1832)

LE GRAND MYSTÈRE

Les nuages apportent l'eau, — l'eau abreuve la terre, — et la terre donne des fruits; — le firmament fourmille d'étoiles, — l'univers fourmille de vie; — tour à tour sombre ou radieuse — est la nature en ses merveilles.

Le monde a vieilli perplexe — devant ces grands mystères, tandis que s'enfuient irrévocables — les siècles après les siècles. — A chaque siècle — l'éternité demande: — « Quelle doit être la fin des choses? » — « Demande à quelque autre », — lui répond chacun.

L'esprit audacieux, avec une prière, — interpelle la Providence: — « Révèle à ma pensée — le secret de tes créations! » — Non moins énigmatique est la réponse que lui donnent — les prodiges de la nature, — dont le calme et les tempêtes — bouleversent ses idées...

Qu'advientra-t-il — de l'univers dans le lointain avenir?... — Ah! brille, ô lampe, — plus claire devant le crucifix! — Ces pensées m'écrasent, — la prière m'est douce.

(1833)

BONNE ANNÉE

Quand le rouge incendie — de l'aurore s'est allumé,
— à la surface de la terre — rampait une brume.

L'air s'est embrasé — aux feux du soleil, — et la
brume s'est ramassée — au-dessus du faite des monts.

Elle s'est épaissie — en un noir nuage, — et le nuage
noir — a pris une mine refrognée.

Une mine refrognée — comme s'il se faisait rêveur,
— comme s'il se rappelait — son pays natal.

Il plane, porté — par les vents impétueux, — il s'étend
de tous côtés, — sur le vaste monde...

Il s'arme — de la foudre de l'orage, — de la flamme
des éclairs, — de l'arc de l'arc-en-ciel...

Et quand il est armé... — il se dilate, — il tonne, —
il se décharge

A grosses larmes, — en pluie diluvienne, — sur le
sein de la terre, — sur son large sein.

Et des hauteurs du ciel — regarde le petit soleil; —
de l'eau qu'elle a bue — la terre est gorgée.

Les champs, les jardins — sont tout reverdis: — les
gens du village — écarquillent les yeux.

Cette faveur du ciel, — les gens du village — l'attendaient dans la crainte — et dans la prière.

En même temps que le printemps — se sont réveillés
— leurs soucis constants, — leurs sages pensées.

Leur première pensée est... — de tirer le grain du

coffre, — d'en remplir les sacs, — d'en charger les chariots.

La seconde — pensée qui leur vient : — du village, avec les chevaux, — il faut sortir au plus tôt.

Une troisième pensée — les préoccupe aussi : — au seigneur Dieu — ils font leur prière.

Dès l'aube, sur les champs — tous se sont dispersés — et vont cheminant — l'un derrière l'autre.

A pleine poignée — pour semer le grain, — et aussi pour labourer — la terre avec leurs charrues,

Avec leurs sochets recourbés — pour la bien labourer, — avec les dents de la herse — pour la bien peigner...

Je veux aller voir, — admirer à l'aise, — ce que Dieu a envoyé — aux bonnes gens pour leurs peines.

Plus haut que la ceinture — monte le seigle grené ; — ses lourds épis se balancent — presque jusqu'à terre.

C'est un don de Dieu, — et de tous côtés, — au jour triomphant — il fait des sourires.

Une brise sur lui — souffle et le fait luire, — d'ondoiements dorés — marquant son passage.

Les bonnes gens, par familles, — se mettent à moissonner, — à couper au pied — les hautes tiges du seigle.

En tas pressés — s'amoncellent les gerbes, — des charrettes, toute la nuit, — grince la musique.

Sur les aires, partout, — les meules, comme des princes, — sont largement assises, — la tête haute.

Le petit soleil regarde : — la moisson est finie. — Il devient plus froid, — il entre en automne.

Mais un cierge brûle — chez le villageois — devant l'image -- de la Mère de Dieu.

LA FLEURETTE

Charmante enfant de la nature, — fleurette, parure de la plaine, — tu t'es épanouie sous les brèves caresses du printemps, — et maintenant te voilà perdue dans la steppe déserte !

Dis-moi : que fais-tu de ces couleurs incarnates, — de cet éclat, de cette rosée scintillante ? — Qu'as-tu à respirer ainsi la vie — et ce parfum d'innocence ?

Pour qui vis-tu dans la lande immense, — pour qui vis-tu si loin des villages ? — Serait-ce pour tes amis ailés — qui gazouillent au vent de la steppe ?

Est-ce pour eux qu'à foison, par tribus entières, — avec vos baies vermeilles et vos fleurs, — et vos grâces familières, — vous mûrissez, herbes silencieuses ?

Ah ! chante, faucheur ! appelle la chanteuse, — ton amie, ta belle, — avant que la faux sonore — ne touche à l'herbe de la steppe.

(1836)

LA TOMBE

Qui repose dans cette tombe — paisible et solitaire ? — sous cette croix de roseaux — et ce tertre fraîchement remué ? — La plaine rase — tout autour est sans chemin. — Dè qui la vie s'est-elle ici éteinte ? — qui a ici terminé sa course ?

Quelque Tatar sauvage — a-t-il commis un meurtre — dans la nuit ténébreuse, — et d'un sang chaud, — brûlant, a-t-il souillé — la terre russe ?...

Ou bien quelque jeune — moissonneuse de village — de son petit ange — dorloté dans ses bras — a-t-elle pleuré amèrement — la fin ?... — Et sous le ciel lumineux — dans la plaine sans bornes, — parmi les bleuets fleuris — l'enfant repose-t-il ?...

Sur la tombe souffle, — souffle un vent violent ; — il roule dans la plaine, — par-dessus cette tombe, — l'herbe sèche — et les gypsophiles ; — mais nul vent violent n'éveillera, — jamais n'éveillera, — celui qui, dans la solitude du désert, — dort le calme sommeil de la tombe !...

(1836)

PRIÈRE

O Sauveur, ô mon Sauveur ! — Ma foi est pure — comme la flamme de la prière ! — Mais, Seigneur, pour la foi elle-même — que la tombe est obscure ! — Quand mes oreilles seront fermées, comment entendrai-je ? — Comment verrai-je avec mes yeux éteints ? — Par quoi sera remplacée l'active sensibilité — de mon cœur sans battements ? — Que deviendra la vie de mon esprit — sans son cœur ?

Sur la croix, sur la tombe, — sur le ciel, sur la terre, — sur le point de départ et le but de la création, — le tout-puissant Créateur — a jeté un voile, — a marqué son sceau. — Et ce sceau tiendra pour la durée des siècles ; — sans qu'il se brise, — les mondes s'écrouleraient ; — le feu ne le peut fondre — ni l'eau le dissoudre !...

Pardonne-moi, Sauveur ! — les larmes pécheresses — de ma prière du soir : — si elles brillent dans les ténèbres, — c'est d'amour pour toi.

(1836)

LE FAUCHEUR

Je ne comprends pas, — je ne m'explique guère... — Comment cela se fait-il? — et pourquoi ne puis-je comprendre? — Ah! dans un jour néfaste, — en une heure de malchance, — c'est bien non coiffé — que je suis venu au monde. — J'ai les épaules — plus larges qu'on ne les a dans ma famille; — j'ai la poitrine haute — de ma mère. — Sur mon visage — le sang de mon père — a mêlé au lait — une rougeur vermeille; — mes boucles noires — retombent de chaque côté du front; — quelque travail que j'aie à faire, — j'avance à tout. — Oui, dans un jour néfaste, — en une heure de malchance, — c'est non coiffé que je suis venu au monde! — L'automne dernier, — à Grouniouchka (1), — la fille du staroste, — longtemps j'ai fait la cour; — mais lui, le vieux grison, — s'est mis à s'entêter! — A qui donc — donnera-t-il Grouniouchka?... — Je ne comprends pas, — je ne m'explique guère... — Serais-je repoussé — parce que le père — passe pour un richard? — Que sa maison, je le veux bien, — soit une jatte pleine! — C'est la fille que je désire, — c'est d'elle que je suis en peine... — Son visage est blanc; — comme une fraîche aurore — sont ses rondes joues; — ses yeux noirs — à un jeune gars — font perdre la tête... — Hélas! hier pour moi — comme tu pleurais! — Tou net, le vieux — a refusé hier... — Ah! comment se résigner — à un tel chagrin!

Je m'achèterai — une faux neuve, — je la battraï, — je l'aiguïserai... — et adieu bonsoir — au village natal!

(1) Groucha, Grounia, Grouniouchka, diminutifs d'Agrippina.

— Ne pleure pas, Grouniouchka : — la faux tranchante — n'est pas pour me faire du mal... — Adieu, village, — adieu, staroste! — vers de lointains pays — on s'en ira bravement. — Là-bas sur le Don, — sur la rive du fleuve, — se trouvent de bons — et beaux villages! — La libre steppe — de tous côtés au loin — s'étend sans limites, — et sa stipe plumeuse — se déroule jusqu'à l'horizon... — Ah! ma chère steppe, — ma steppe luxuriante! — Dans l'espace, ô steppe, — tu as pris tes aises, — jusqu'à la mère Noire — tu t'es avancée! — En hôte vers toi — je ne viens pas seul : — nous venons à deux — avec ma faux tranchante. — Depuis longtemps une promenade — dans l'herbe de la steppe — en long et en large, — dans sa compagnie, me faisait envie...

Haut les épaules! — alertes les bras! — Souffle-moi au visage, — vent du midi! — Aère et fouille — la steppe spacieuse! — Ronfle, ma faux, — entoure-toi d'éclairs! — Craquète, herbe, — en tombant coupée; — courbez, fleurettes, — vos têtes jusqu'à terre! — En même temps que l'herbe — vous vous fanerez, — comme pour Grounia — se fane le brave gars! — Je râtellerai des tas, — j'élèverai des meules... — La Cosaque me donnera — l'argent à poignées, — dans ma ceinture je coudrai mon trésor, — mon trésor, je le garderai, — et je reviendrai au village, — tout droit chez le staroste : — il ne s'est pas laissé toucher — par mon indigence... — il se laissera toucher — par mon trésor doré.

(1836)

DOUBLE ADIEU

Ainsi donc, — ma belle, — tu as perdu d'un seul coup — deux amoureux. — Dis-moi, — comment du premier — t'es-tu séparée? — quels furent vos adieux?

« De lui je me suis séparée — fort gaiement ; — en nous disant adieu, — je riais... — Mais lui, — le pauvre, — sur mon sein laissa tomber — sa petite tête ; — et longtemps ainsi — il resta penché, sans souffler mot ; — il trempa mon fichu — de larmes brûlantes... — « Allons... que Dieu soit avec toi ! » — me dit-il. — Il saisit son cheval — et se mit en chemin — vers les pays étrangers — pour s'y laisser mourir... »

Et tu as pu — rire de lui ? — A ses larmes — tu ne croyais donc pas ? — Dis-moi maintenant, — fille singulière, — comment t'es-tu séparée de l'autre ?

« L'autre était bien différent... — Il ne pleura pas, — mais maintenant encore, — c'est moi qui pleure toujours. — Ah ! il m'embrassa — si froidement ; — si sèches étaient les paroles — qu'il m'adressa : — « Je m'en vais, vois-tu, — mais non pour longtemps ; — toi et moi — nous nous reverrons, — et tout notre content — alors nous pleurerons. » — Quand on s'aime, — est-ce là un langage ? — Il me fit un geste de la main, — sans plus d'adieu ; — en face — il ne me regarda même pas. — Il mit son cheval au trot... — Il était parti !... »

Du quel, meilleur souvenir — as-tu gardé — dans ton cœur, — ma belle ?

« Le premier sans doute — m'a fait pitié : — mais j'aime — l'autre. »

(1837)

IRRÉSOLUTION VILLAGEOISE

Je m'assieds à table — et me mets à penser : — comment vivre au monde — tout seul ?

Pauvre garçon, qui n'as pas — de jeune femme, — pauvre garçon, qui n'as pas — d'ami fidèle.

Ni de trésor doré, — ni de chaud logis, — de charrue,
de herse, — de cheval de labour!...

Avec la pauvreté, — mon père ne m'a légué — qu'un
seul avoir... — la force de mes bras.

Mais cela aussi, voilà — que l'amère nécessité, — au
service de gens étrangers, — me l'a tout fait user...

Je m'assieds à table — et me mets à penser : —
comment vivre au monde — tout seul?

(1837)

LA FORÊT

A la mémoire d'Alexandre Serguievitch Pouchkine.

Qu'as-tu, sombre forêt, — à être si pensive? — D'un
obscur souci — pourquoi t'embrumes-tu?

Comme Bova (1), le puissant héros, — l'ensorcelé,
— qui marchait sans armure — de tête au combat,

Tu te tiens là, courbée, — sans plus lutter — contre
les brusques — nuées de tempête.

Ton feuillage touffu, — ton casque vert, — l'ouragan
furieux te l'a arraché — et en a dispersé les débris.

Ton manteau est tombé à tes pieds — et s'est réduit
en poussière... — Tu te tiens là, courbée, — sans plus
lutter.

Que sont devenus — ton haut parler, — ta force
orgueilleuse, — ton impériale vaillance?

A ton ombre jadis, — dans la nuit silencieuse, —
s'épanchait le chant — du rossignol...

A ton ombre jadis, — en tes jours d'opulence, —
amis et ennemis — trouvaient la fraîcheur...

(1) Bova Korolévitich est un personnage des contes populaires polonais importé en Russie.

A ton ombre jadis, — le soir à la brune, — l'orage grondeur — venait disputer...

Il déploie sur toi — ses noirs nuages, — il t'étreint — de ses froides rafales.

Et tu lui cries — de ta voix retentissante : — Arrière, va-t-en! — Passe au large!

Mais lui tourbillonne — et fait rage... — Tu frissonnes en ton cœur, — tu vacilles...

Puis tu te raidis — et tu mugis : — tout alentour n'est que sifflements — et clameurs et rumeurs.

L'orage sanglote — comme un liéchi, comme une goule, — et emporte ses — nuages à la mer.

Où est maintenant — ta verte puissance? — Tu t'es toute noircie, — tu t'es embrumée.

Tu t'es ensauvagée, tu n'as plus de voix... — Et quand souffle la tempête, tu ne sais plus — que geindre une plainte — sur le mauvais temps...

Ainsi donc, sombre forêt, — bogatyr Bova, — toute ta vie, — s'est consumée dans les combats.

S'ils ne t'ont pas vaincue, — les violents orages, — tu as été dépecée — par l'automne noir.

Et c'est quand tu sommeillais, — quand tu étais désarmée — que les puissances ennemies — sont revenues à la charge.

De dessus tes épaules de bogatyr — elles ont fait tomber ta tête, — et sans grand effort, — au moindre souffle.

1837)

LA SAISON D'AMOUR

Au printemps la steppe verdoyante — est toute parée de fleurs; — d'oiseaux voletant, — gazouillant, elle est pleine, pleine. — Ils chantent le jour et la nuit, — et

leur chant est prestigieux ! — La belle qui les écoute, — devient pensive, mais elle ne sait pas, — elle ne sent pas dans son cœur — que ces chants sont ensorceleurs, — qu'il y a en eux une puissance amoureuse... — L'amour est... flamme : de la flamme... l'incendie... — Ne les écoute pas, la belle, — tant que ton sommeil, ton sommeil de jeune fille, — sera doux, paisible jusqu'au matin du jour ! — Assez tôt tu feras connaissance avec la peine : — ta fleur de beauté se perdra, — l'incarnat de ton visage — plus vite que ton fichu pâlira.

Elle se tient là, songeuse, — dans une atmosphère d'enchantement ; — sur son sein s'est abattu le souci d'amour, — et de son cœur ne s'exhalent plus que de profonds soupirs : — sa blanche poitrine s'agite, — comme un ruisseau trop creux — pour que remontent les cailloux de son lit. — Son visage est en feu, ses yeux se brouillent... — La steppe s'assombrit, le crépuscule flamboie...

Par les clairs de lune du printemps, à la rivière — le jeune gars abreuve son cheval ; — lui aussi pense et repense, — à la jeune fille de son choix. — « Voici trois ans passés que j'aime — la cadette du voisin. — Je voudrais la suivre dans la rue, — je voudrais causer et par des détours... — Ah ! bien, oui ! elle reste assise sur le banc et ne parle pas... — Si j'envoie la demander au père, — le vieillard à barbe blanche, de son air fier : — « Impossible ! ce n'est pas son tour ! »

« Ma pauvre tête me fait mal, — mon cœur se serre dans ma poitrine, — tout le monde connaît mon chagrin. — Le mal a fondu sur moi sans que je l'invite, — comment le secouer de mes épaules ?... je ne sais moi-même. — Et si j'ai la force, je n'ai pas la volonté ; — le trésor est à découvert, pas moyen de s'en saisir : — il est bien trop protégé par nos usages. — Va, regarde, tourmente-toi, — et fais entendre un sourd !

« Je veux prendre deux tchetverts (1) de seigle — et aller au moulin : — on raconte du meunier — qu'il se connaît en philtres. — « Je lui dirai : Ivan Kouzmitch, — j'ai grand besoin de toi ; — demande-moi ce que tu voudras, — mais fais de moi... ce que je désire ».

Par les clairs de lune du printemps, au village, — dort paisiblement la gent baptisée ; — le long de la rue, notre brave gars — passe en compagnie de la petite voisine ; — entre eux ils — devisent de quelque chose de plaisant. — Il lui donne l'anneau de son doigt... — il reçoit le sien en échange ; — et pourtant il n'est pas allé au moulin, — Ivan Kouzmitch n'est coupable de rien.

Ah ! steppe, steppe verdoyante, — et vous, oiselets gazouilleurs, — vous avez attendri la jeune fille, — vous avez fait perdre au meunier son gain ! — C'est que le printemps vous prête un philtre — plus puissant que les philtres des sorciers !

(1837)

Qu'as-tu à dormir, petit moujik ? — Vois donc, le printemps est à ta porte, — vois donc, tes voisins — travaillent depuis longtemps.

Allons ! réveille-toi, lève-toi, — regarde toi-même : — qu'étais-tu autrefois ? qu'es-tu devenu ? — que te reste-t-il ?

Dans ton aire, pas une gerbe, — dans tes coffres, pas un grain ; — dans ta cour, sur l'herbe... — on pourrait jouer aux boules.

De la chambre aux provisions, le domovoi — a balayé peu à peu jusqu'aux dernières miettes, — et, pour une dette, les petits chevaux — ont été dormés aux voisins.

(1) Mesure de capacité équivalant à environ deux hectolitres.

Et, sous le banc, le coffre — gît renversé, — et l'izba s'incline — avec des airs de petite vieille.

Rappelle-toi ton bon temps : — ça roulait — par les prés et les champs — en ruisseau d'or,

Et de ta cour et de ton aire, — sur le grand chemin, — aux bourgs et aux villes, — aux marchands !

Et devant toi les portes — partout s'ouvraient, — et la place d'honneur — était ta place !

Maintenant près de la fenêtre — tu es assis dans la misère, — quand tout le jour sur le poêle — tu n'es pas étendu sans t'éveiller.

Abandonné par les champs, — le blé reste non fauché : — le vent répand le grain, — l'oiseau le becquète !

Qu'as-tu à dormir, petit moujik ? — Vois donc, l'été est passé, — vois donc, l'automne est à ta porte — et regarde par dessus la haie.

A sa suite l'hiver — s'avance dans sa pelisse fourrée, — couvrant le chemin de neige — qui craque sous le traîneau.

Ce sont tous tes voisins — qui transportent leur blé, le vendent, — ramassent de l'argent — et boivent la petite bière à pleines tasses.

(1836)

Là-bas, sur le Don, fleurit un jardin, — et dans ce jardin est un petit sentier : — sans cesse mes yeux y revenaient, — quand j'étais assis à la fenêtre...

C'est par là qu'avec sa cruche, en allant puiser de l'eau, — passait Macha : — elle baissait à terre ses yeux alanguis — en causant avec moi.

« Macha, Macha ! lui dis-je, — sois une sœur pour

moi ! — J'aime... m'aimerais-tu, — toi, mignonne ? »

Jamais je n'oublierai — comme elle me regarda ! — comme, avec un sourire d'amour, — joyeusement elle rougit !

Jamais je n'oublierai de quelle — douce voix elle me répondit... — De la cruche, par mégarde, — toute l'eau fut répandue...

En rêve, je revois toujours — sa robe bleue, — son regard profond, sa tresse enroulée, — nouée par un ruban.

Doux instant qui ne reviendra plus ! — J'ai dit adieu au Don... — Hélas ! nulle part et jamais — nous ne nous retrouverons.

(1839)

VIEILLE CHANSON

Du fond des forêts du nord — s'est élevée, non une sombre nuée, — mais une armée puissante, redoutable, — l'armée du tsar de Moscou, du Terrible.

Comme un oiseau au vol rapide — franchit la mer bleue, — ainsi la force russe a traversé — la steppe vide, impénétrable.

Et elle est arrivée, non invitée, — au glorieux empire de Kazan, — chez le Musulman, chez le khan féroce, — chez son ennemi juré.

Et quoi ! l'aube sommeille encore, — et déjà la Russie lutte contre le Tatar... — Elle a renversé les fortes murailles, — et voilà qu'elle se promène par la ville.

Les voïévodes, les hardis escadrons — s'élancent et tuent les Tatars dans les rues, — tandis que sur la tour, l'étendard russe à la main, — se tient debout le jeune tsar, comme un soleil !

(1841)

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

TRANSCRIPTION DES MOTS RUSSES

L'alphabet russe comprenant trente-six lettres, chacune de ces lettres n'a pas son équivalent normal en français et leur transcription en caractères latins ne peut être que conventionnelle.

Le choix s'offre entre deux modes de transcription : la transcription du mot parlé ou celle du mot écrit, du son ou des lettres. Or l'écriture n'étant elle-même qu'une figuration, il semble plus naturel de figurer l'objet lui-même que de figurer sa figuration. Les Russes ont adopté résolument cette première méthode. Mais on ne rencontre guère chez eux de mot français sans stupéfaction : un mot écrit à peu près *odékolon* représente, par exemple, notre *eau de cologne*. Ce système qui modifie complètement la physionomie des mots a même un plus grave inconvénient : il laisse une large place à l'arbitraire, chacun entendant et prononçant à sa façon. Au contraire, l'orthographe est positive et fixe, et dès qu'on le voudra il ne sera pas difficile de se mettre d'accord pour la transcription des lettres. Il y a même longtemps que la chose se serait faite toute seule, si chaque caractère russe pouvait trouver en français son équivalent.

Parfois l'équivalent nous manque absolument. Il y a, par exemple, en russe, quatre ou cinq *i* différents : on rend ordinairement le plus sourd par un *y* et les autres indistinctement et faute de mieux, par un *i* simple. Cependant les Russes eux-mêmes ont eu l'idée de transformer en *y* l'*i* final de leurs noms de famille dans le but de se distinguer ainsi des Polonais. Je crois devoir avertir que ce motif m'a semblé insuffisant pour justifier une exception à la règle générale que je viens d'énoncer.

Mais le plus souvent les lettres russes peuvent être, dans la transcription, facilement décomposées en plusieurs lettres de l'alphabet latin. Ainsi la lettre que les Russes appellent *cha* correspond exactement à notre *ch*, au *sch* des Allemands, au *sh* des Anglais, au *sc* des Italiens; le *tcherv* à notre *tch*; et ces deux lettres combinées dans le *chtcha*, se transcrivent par *chtch* en français, par *schtisch* en allemand, par *shitsh* en anglais. Les Allemands ne possédant pas dans leur langue de lettre ayant le son du *j* français et russe, ont rendu ce *j*, assez mal d'ailleurs, par *sh*, et ils écrivent *Shukowskij* le nom du poète Joukovski. Cette différence de transcription entre les diverses langues occidentales est à noter parce qu'elle constitue une première cause permanente d'hésitation et donne la raison de variations d'orthographe autrement incompréhensibles. Et nombre de mots russes, voir des plus usités, ont passé par l'Allemagne avant d'être introduits chez nous. Le *tsy* se rend exactement en français par *ts*, tandis qu'en allemand le *c* et le *z* ont à peu près la même valeur : de là, les incertitudes et les étranges combinaisons tudesques de *cs*, *cç*, *tç*, pour le mot si simple de *tsar*. Aussi est-il possible de reconnaître au premier coup d'œil, — ce dont maints naïfs ne se doutent guère, — si un travail a été exécuté directement sur des textes russes ou de seconde main d'après des traductions allemandes ou anglaises.

Une autre cause d'indécision est la similitude de forme de lettres qui n'ont pas la même valeur. Le thêta grec que nous transcrivons par *th* et prononçons *t*, a conservé en russe sa forme originelle en prenant le son constant et normal de l'*f* : d'où la nécessité d'écrire et de prononcer *Féodor*, *Féophile*, au lieu de *Théodore*, *Théophile*, malgré le thêta initial de ces mots. Le *c* russe correspond à notre *s* dur dont il occupe la place dans la série des lettres de l'alphabet et le *b* à notre *v*. Cette déviation de la valeur du *b*, analogue à celle qu'a subie le *B* dans le grec moderne, a conduit les inventeurs de l'alphabet russe à reconstituer, sous une forme un peu différente, un *b* véritable auprès de celui qui avait changé de son, de même qu'en français nous avons accolé le *b* et le *v* dans les dérivés du mot latin *faber* : *Lefebvre*. Trompés par la similitude de la forme, nous avons hésité quelque temps entre *Sébastopol* et *Sévastopol*, et nos réminiscences d'étymologie grecque nous ont fait adopter définitivement la mauvaise leçon. Les Russes ont donc transformé *Liban* en *Livan*, *Thabor* en *Favor*, *Bacchus* en *Vakkh*, *Basile* en *Vassili*, *Boniface* en *Vonifatsi*. Mais cette lettre qui est le véritable et le seul *v* russe a subi d'autres vicissitudes, car il n'y a pas moins d'affinité entre le *v* et l'*f* (allemand : *v*, *w*) qu'entre le *b* et le *v*. A la fin des mots russes, le *v* est suivi, au nominatif, d'une semi-voyelle qui rend sa prononciation dure; on croyait autrefois devoir, dans la transcription, le remplacer alors par un *f* ou même par deux *ff* : *Lermontof* ou *Lermontoff*. Cette transcription est vicieuse parce qu'il ne faut pas confondre avec la valeur normale des

lettres leur prononciation accidentelle. En outre si ce *v* final est dur au nominatif, il ne l'est pas aux autres cas ni dans les dérivés. J'ai donc écrit, comme en russe, *Lermontov*, *Ryliéev*, *Tourguénev*.

Cette réforme dans la transcription jusqu'ici fantaisiste des mots russes est d'une nécessité qui s'impose : elle a été inaugurée par les écrivains les plus autorisés, et je suis à l'aise pour la préconiser. Pourquoi ferions-nous précéder, à l'instar des Allemands, les *ch* d's et les *k* de *c* également inutiles pour nous et inconnus aux Russes? Pourquoi le *w*, le *sh* et le *qu* allemands au lieu du *v*, du *j* et du *kv* franco-russes? Pourquoi un ou deux *f*, là où il ne devrait y avoir qu'un *v*? Toutes ces accumulations, tous ces redoublements de consonnes, ne sont pas plus russes que français; ils sont simplement allemands et donnent au russe une physionomie plus rébarbative que nature. Si ce n'étaient les multiples chuintantes slaves que nous ne pouvons rendre par une seule lettre, le russe ne serait pas si hérissé de consonnes; il a même ceci de caractéristique que tous ses mots se terminent par une voyelle et une semi-voyelle.

Quelque régularité qu'on cherche à introduire dans la transcription, il y restera toujours assez d'anomalies. *Ivan*, *Kazan*, *Riazan*, *caftan*, *hetman*, ont tout autant de droits à l'*e* muet final que *kourgane*, *sarafane*, *Pouchkine*, puisque les uns et les autres se terminent par une semi-voyelle et que l'*n* russe n'est jamais nasal. Mais il ne serait pas sans inconvénients non plus, sous prétexte de semi-voyelles, de trop généraliser l'emploi de l'*e* muet. En outre, beaucoup de transcriptions fautives sont si bien légitimées par l'usage qu'il faut les conserver sous peine d'encourir le reproche de pédanterie : *Moscou* (de l'allemand, *Moskau*), pour *Moskva*, *Kremlin* pour *Kreml*, *Caucase* pour *Kavkaz*, *Pétersbourg* pour *Péterbourg*, *Cosaque* pour *Kazak*, *Tatar* pour *Tatarine*, *boïar* pour *boïarine*, *steppe* pour *stépe*, etc. La plupart de ces mots depuis longtemps acclimatés chez nous et qui, pour beaucoup, forment le fond de la langue russe, sont plus ou moins défigurés. Enfin il y a la question du pluriel des noms. D'aucuns émaillent accidentellement leurs traductions de pluriels russes en *i*, *y*, *a*, *ia*, *e*, tout en donnant aux autres mots notre pluriel en *s*. J'ai pensé que le lecteur n'avait pas à être initié aux mystères de la déclinaison russe, et qu'il se contenterait, comme couleur locale, des *izbas* et des *steppes*, sans exiger d'*izby* ni de *stepi*. Il lui suffira d'être prévenu. Le plus souvent aussi, suivant notre vieil usage — que tout d'ailleurs justifie, — j'ai réduit les mots polysyllabes à leur radical : *tsaritse*, *tsarévne*, *télégue*, au lieu de *tsaritsa*, *tsarévna*, *téléga*. Cet *a* final n'appartient qu'au seul nominatif; les onze autres cas ont une flexion différente. En outre, nous avons la déplorable habitude de mettre l'accent tonique sur cet *a* accidentel : dans les trois mots donnés en exemple nous le mettrons à sa vraie place, sur la pénultième, par la simple suppression de l'*a*.

Je voudrais en terminant cette note, un peu longue peut-être, pouvoir dire au lecteur bénévole : Prononcez les mots tels que vous les trouverez transcrits, et vous les prononcerez correctement. Malheureusement la prononciation russe n'est pas très régulière. Et sût-on même en donner une idée en quelques lignes, qu'il resterait la difficulté de l'accent tonique. Il n'est pas fixé par la syllabe radicale, comme dans les langues germaniques, ni attiré par la finale, comme dans les langues néo-latines : il se déplace dans le même mot, suivant les flexions, et, voltigeant comme un papillon, s'abat parfois sur une préfixe ou même à côté du mot sur une préposition. Je dirai donc simplement au lecteur bénévole : Prononcez les mots tels que vous les trouverez transcrits, vous gardant même soigneusement d'assimilations hasardées avec l'anglais et l'allemand — la syllabe initiale de *Nevski* et celle de *New-York*, par exemple, n'ont pas de rapports — ; ce ne sera pas très scientifique, mais éminemment pratique, et comptez au besoin sur l'indulgence des Russes, qui en sont pleins comme tous les vrais polyglottes.

GLOSSAIRE

Pour éviter au lecteur de perpétuelles interruptions ou des recherches fastidieuses, et à moi-même d'inutiles répétitions, j'ai cru préférable de rassembler ici, classées par ordre alphabétique, les explications et définitions de choses et de mots qu'on sème souvent en bas de page. Ceux qui n'en ont pas besoin ne seront pas troublés dans leur lecture et les autres sauront où les trouver.

Aoul, village des peuples du Caucase.

Archet de brancard, voir *Douga*.

Ataman, voir *hetman*, *Cosaques*.

Baba, femme, paysanne, vieille.

Barine, vient de *boïarine*, comme monsieur de monseigneur, et, dans la bouche des moujiks, signifie le maître.

Bogatyr, demi-dieu ou héros légendaire du cycle de Vladimir.

Boïar (*boïarine*), **boïaryne** (*boïarynia*), seigneur, dame : titre historique, en désuétude depuis Pierre le Grand, indiquant une haute position sociale par suite d'une grande fortune territoriale et des dignités de cour. La forme *boïar*, adoptée en français, vient sans doute du pluriel *boïaré*.

Bourlak, hâleur de bateaux.

Braga, petite bière d'orge et de millet.

Byline, de *bylo* (fut, a existé). Nom donné aux cantilènes épiques ou héroïques de tradition populaire et aux ballades faites à leur imitation.

Chapka, bonnet fourré. Même radical que *chapeau*, suivi également d'une terminaison diminutive.

Cosaques (*Kazaks*). Les Petits-Russiens se formèrent, sous le nom de Cosaques, en corporations militaires, qui occupèrent peu à peu tout l'Oukraïne : c'était une sorte de chevalerie indépendante et barbare toujours en guerre sur terre et sur mer avec l'infidèle. Les plus célèbres des

Cosaques étaient les Zaporogues, ainsi nommés de ce que leur forteresse palissadée, la Sitch, était située sur une île du Dnièpre, au-delà des cataractes (*za porog*). Ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de l'hetman et de leurs atamans. (Voir *Histoire de la Russie* par M. Rambaud, page 316.)

Courtière de mariages, voir *Svakha*.

Dates. Le calendrier russe n'ayant pas admis la réforme grégorienne, se trouve en retard de onze jours sur le nôtre pour le dix-huitième siècle et de douze pour le dix-neuvième. Ces dates, dites *vieux style*, sont celles que j'ai conservées.

Domovoï, lutin domestique.

Douga, archet de brancard, pièce de bois arquée placée en avant et au-dessus des brancards de tout véhicule russe, télègue ou traîneau, et d'où pend ordinairement une clochette.

Droujina, droujinnik. La droujina était la garde personnelle et la troupe permanente des princes ou des tsars. Les droujinniks, membres de ces *mesnies*, vivaient avec leurs maîtres sur le pied d'une familiarité respectueuse mais assez indépendante.

Gousla (gousli), sorte de rebec à une seule corde, chez les Slaves du sud; de psaltérion triangulaire, qu'on pinçait assis, chez les Slaves du nord. Les chanteurs populaires qui s'accompagnaient de la gousla en ont reçu le nom de *gousliars*. Le mot russe *gousli* est féminin pluriel (le singulier *gousl* étant inusité); mais la *gousl*, la ou les *gousli* seraient également bizarres, et gousla, qui est slave, ayant été vulgarisé chez nous, je l'ai conservé.

Gousliar, voir *Gousla*.

Hetman, chef suprême des Cosaques de l'Oukraïne. D'abord élu par les Cosaques, puis désigné tantôt par le roi de Pologne, tantôt par le tsar, il commandait à toute la Petite-Russie. Au-dessous de lui étaient les atamans. Batourine, sur le Seïm, affluent de la Desna, était la capitale de l'hetman; la *boulava*, masse de métal ornée d'ivoire, au bout de laquelle pendait une lourde boule et le *boundchouk*, étendard à queue de cheval, étaient les insignes de son pouvoir.

Iamchtchik, voiturier, roulier, postillon.

Izba, maison de paysan. L'izba, ordinairement tout en bois, n'est parfois composée que d'une grande pièce au rez-de-chaussée, qui sert à tous les usages, voire même d'étable. Mais le plus souvent un vestibule sépare cette pièce d'une autre faisant office de magasin, de resserre, de grange. Les plus riches y ajoutent une petite chambre au premier, plus claire, plus propre, réservée aux jeunes filles.

Kalatch, sorte de pain en pâte pliée et muni d'une anse.

Kniaz. La seule qualification ancienne qui rappelle nos titres de noblesse : on la rend par *prince*. Les *kniazes*, en effet, sont censés descendre

de Rourik ou de ses frères, ce qui ne les empêche d'être fort nombreux. Le titre de comte (*Graf*), d'importation allemande, est relativement récent. La particule nobiliaire dont nous agrémentons parfois les noms russes est tout simplement absurde, à moins qu'elle ne précède des noms d'origine étrangère.

Kourgane, tumulus funéraire des anciens Slaves. Les kourganes s'élèvent en monticules isolés sur la plaine rase. (Dans la poésie populaire russe, la plaine est toujours rase, comme la terre toujours humide et la tête toujours rebelle.)

Kreml, la citadelle d'une ville, le château-fort. Le kreml de Moscou est appelé par nous *Kremlin*.

Lapti, chaussons de tille que se fabriquent les paysans.

Lavra, mot d'origine grecque, francisé en laure, qui désigne chez les Russes un monastère de premier ordre et lieu de pèlerinage : la Pétcherskaïa Lavra à Kiev ; la Troïtsko-Serguïevskaïa Lavra, à Moscou ; la Svïato-Troïtsko Alexandro-Nevskaïa Lavra, à Pétersbourg.

Liéchl, esprit des bois, sylvain.

Loutchina, éclisse, copeau de bois résineux, dont les paysans se servent pour s'éclairer. La loutchina est enfoncée dans un porte-éclisse horizontal en fer, porté lui-même par une torchère verticale montée sur un escabeau.

Moujik, paysan. Diminutif de *mouj*, homme, mari, *vir*.

Noms de baptême et de famille. Les Russes se désignent le plus souvent entre eux, en dehors même de la classe populaire, par le nom de baptême de la personne et celui de son père, qui prend alors la terminaison *evitch* (parfois syncopé en *éitch*, *itch*) ou *ovitch*, pour le masculin, *evna* ou *ovna* pour le féminin : *Ivan Vassiliévitch*, *Jean, fils de Basile* ; *Aléna Dmitrievna*, *Hélène, fille de Dimitri*. Isolés, les noms de baptême se présentent ordinairement sous forme de diminutifs très variés et parfois peu reconnaissables *Vania*, *Vanka*, *Vaniouchka*, pour *Ivan* ; *Macha* pour *Maria* ; *Sacha* pour *Alexandre*, etc. Les terminaisons en *ev* et *ov*, si fréquentes dans les noms de famille, indiquent un degré de filiation plus éloigné. Les noms de famille offrent cette particularité qu'ils ont un féminin : *Pavlova*, *madame Pavlov* ; *grafinia Rostopchina*, *la comtesse Rostopchine*.

Opritchina, opritchnik. Le mot *opritchina* a servi à désigner tantôt certain régime autocratique inauguré par Ivan le Terrible sur une partie limitée du territoire, tantôt l'ensemble de sa cour et de ses opritchniks, ou gardes du corps. Ceux-ci avaient adopté pour armes parlantes une tête de chien et un balai suspendus à l'arçon de leur selle, voulant signifier par ces emblèmes qu'ils étaient prêts à mordre les ennemis du tsar et à balayer la trahison de la terre russe.

Péroun, dieu du tonnerre et la principale divinité slave.

Prince, voir *kniaz*.

Rouble. Le rouble a une valeur nominale de 4 francs, mais sa valeur réelle dépend du change et varie ordinairement de 2 fr. 50 à 3 fr. 50. Il se divise en cent kopeks.

Roussalka, nymphe, ondine. Les jeunes filles noyées par désespoir d'amour deviennent des roussalkas.

Sajène, mesure de longueur, l'aune russe : 2 m. 134.

Saklia, maison des montagnards du Caucase.

Sarafane, robe nationale des paysannes russes.

Sobor, cathédrale, basilique.

Staroste, maire de village.

Steppe (stêpe). Le sens de ce mot est connu, mais son genre est resté incertain. Sur l'autorité de l'Académie et de Chateaubriand, Littré le fait masculin, tout en reconnaissant que quelques voyageurs l'emploient au féminin et qu'il est féminin en russe. Il ne l'est pas seulement en russe, mais en allemand, en suédois, en roumain, etc., et je ne connais pas de raison pour lui attribuer un autre genre en français. Tourguénev et Marmier, MM. Rambaud et Elisée Reclus le font féminin; M. Vivien de Saint-Martin lui donne tantôt l'un, tantôt l'autre genre; M. de Vogüé et M. Onésime Reclus préfèrent le masculin.

Stolnik (de *stol*, table), écuyer-tranchant, dapifer, dignitaire de l'ancienne cour des tsars.

Svakha, marieuse, courtière de mariage, intermédiaire autrefois indispensable de tous les mariages russes.

Tabor, campement de chariots.

Taboun, troupeau de chevaux.

Tchoub, houppe de cheveux que les Petits-Russiens portaient autrefois sur le sommet et le devant de la tête, un peu comme les clowns.

Tchoumak, roulier de la Russie méridionale,

Télègue, charrette de paysan.

Térem, hauts appartements réservés aux femmes dans les palais et les maisons seigneuriales.

Trizna, fête funéraire mêlée de luttes et de jeux. On y égorgeait le cheval de bataille du guerrier mort et parfois des victimes humaines.

Troika, attelage de trois chevaux de front.

Tsar, *tsaritse*, *tsarévitch*, *tsarévne*, *tsarien*, etc. Ces mots sont dérivés de *César*, comme *korol*, roi, de *Carolus*, Charlemagne. Les orthographes variées : *tzar*, *csar*, *czar*, plus ou moins germaniques, sont toutes fautives. *Tsar* signifie souverain, roi, empereur; il s'applique aux rois de l'antiquité comme au roi du ciel, et désigne plus spécialement le souverain de toutes les Russies, qu'on appelle aussi *tsar blanc*. *Tsarine* est une forme allemande qui n'a aucun droit, malgré l'usage, de se substituer à la forme russe *tsaritse*. *Tsarévitch*, fils de tsar; *tsarévne*, fille de

tsar. etc. *Tsarévitch* se change en *tsésarévitch* pour désigner l'héritier présomptif.

Tsargrad (la ville-tsar), « la vile qui de totes les autres ere souveraine », au dire de Villehardouin, et celle aussi qui a le plus de noms : Constantinople, Byzance, Stamboul. Elle fut, pendant bien des siècles, pour le peuple russe, le foyer religieux, l'idéal de la civilisation.

Verste, mesure itinéraire de 500 sajènes, soit environ un kilomètre. Les verstes sont indiquées sur les routes par des poteaux rayés de blanc, de noir et d'ocre jaune.

Vetché, ancienne assemblée des bourgeois, souveraine à Novgorod où elle élisait le prince, le possadnik et l'archevêque, simplement consultative en d'autres cités.

TABLE

AVANT-PROPOS			v
KANTÉMIR, <i>Notice</i>	1	La Mouche et l'Abeille . . .	46
A mon esprit (Début et fin)	3	MERZLIAKOV, <i>Notice</i>	47
LOMONOSSOV, <i>Notice</i>	7	<i>Au milieu des vallées unies</i>	48
Sur le jour de l'avènement . .	10	KOZLOV, <i>Notice</i>	49
Pensées nocturnes	12	Ma prière	50
Pierre le Grand (Début et		<i>Seigneur, pardonne-moi</i> . . .	51
extrait)	14	La Joie	52
SOUMAROKOV, <i>Notice</i>	17	Le Navire brisé	53
Sur la vanité de l'homme . . .	18	Kiev	53
La Lutte à coups de poing . .	19	JOUKOVSKI, <i>Notice</i>	56
DERJAVINE, <i>Notice</i>	20	Sviétlana	60
Dieu	24	Le Chanteur au camp des	
Les Jeunes Filles russes . . .	26	guerriers russes (Début et	
VON WIZINE, <i>Notice</i>	28	fin)	66
Epître à mes valets	29	La mer	70
KARAMZINE, <i>Notice</i>	34	Conte du tsar Bérendéï	71
Hymne aux sots	36	BATIOUCHKOV, <i>Notice</i>	88
KRYLOV, <i>Notice</i>	39	L'Ombre d'un ami	89
La Guenon et les Besicles . .	41	L'Espérance	91
Les Passants et les Chiens . .	42	RYLIÉEV, <i>Notice</i>	93
Les Paysans et le Fleuve . . .	42	Ivan Soussanine	94
La Soupe au poisson de Da-		Voïnarovski (Début et frag-	
mien	43	ment) : 1° Iakoutsk	98
Le Rat et la Souris	44	2° Mort de Mazeppa	99
La Guenon et le Miroir	44	DELVIG, <i>Notice</i>	102
Le Paysan et le Serpent	45	Ma maisonnette	103
L'Ours qui voulut travailler . .	45	<i>Le Petit oiseau qui chantait</i> .	104

<i>O nuit, chère nuit</i>	104	Kiev.....	193
POUCHKINE, <i>Notice</i>	105	A mes enfants.....	195
Mon portrait.....	114	TSYGANOV, <i>Notice</i>	196
La Roussalka.....	115	<i>Envole-toi, rossignolet</i>	197
Ballade du sage Oleg.....	117	<i>Le rouge Sarafane</i>	197
Les Tsiganes (extraits)....	120	<i>Pourquoi si tôt, petite her-</i>	
La Grand'route en hiver...	121	<i>botte</i>	198
Le Prophète.....	122	BÉNÉDICTOV, <i>Notice</i>	200
L'Or et le Fer.....	123	Les Sommets.....	201
La petite Fleur.....	123	La Lutte.....	202
L'Antchar.....	124	KOLTSOV, <i>Notice</i>	204
Le Noyé.....	125	Campement de nuit des	
Poltava.....	127	tchoumaks.....	206
Le Caucase.....	103	<i>Viens à moi</i>	207
Stances. <i>Que je me pro-</i>		Chanson.....	207
<i>mène</i>	164	Le grand Mystère.....	208
Les Esprits.....	165	Bonne année.....	209
Le Hussard.....	166	La Fleurette.....	211
Conte du Pêcheur et du pe-		La Tombe.....	211
tit Poisson.....	169	Prière.....	212
Saint-Petersbourg (Début		Le Faucheur.....	213
du <i>Cavalier de Bronze</i>).	174	Double adieu.....	214
Le Nuagé.....	176	Irrésolution villageoise....	215
<i>Exegi monumentum</i>	177	La Forêt.....	216
BARATYNSKI, <i>Notice</i>	178	La Saison d'amour.....	217
L'Automne.....	179	<i>Qu'as-tu à dormir petit</i>	
La Madone.....	180	<i>moujik</i>	219
IAZYKOV, <i>Notice</i>	182	<i>Là-bas, sur le Don</i>	220
Deux paysages.....	183	Vieille chanson.....	221
TIOUTCHEV, <i>Notice</i>	185	OGAREV, <i>Notice</i>	222
<i>Ce n'est pas avec l'intelli-</i>		<i>Buvons quelque chose, Va-</i>	
<i>gence</i>	186	<i>nia</i>	223
<i>Ces hameaux indigents</i> ...	186	<i>A l'heure de sa ronde au</i>	
Eaux printanières.....	187	<i>ciel</i>	223
<i>Larmes humaines</i>	187	Vulgaire histoire.....	224
<i>La Nature n'est pas</i>	188	LERMONTOV, <i>Notice</i>	225
La Villa abandonnée.....	188	Epigramme.....	229
Printemps.....	189	L'Ange.....	230
Soir d'automne.....	190	<i>Non, je ne suis pas un By-</i>	
Orage de printemps.....	190	<i>ron</i>	230
<i>Je me rappelle le temps doré</i>	191	Au Caucase (Fragment d' <i>Is-</i>	
KHOMIAKOV, <i>Notice</i>	192	<i>mail-Bey</i>).....	231
Dors !.....	193	La Palme de Palestine....	232

Chanson du tsar Ivan Vassiliévitch, du jeune opritchnik et du hardi marchand Kalachnikov.....	233	Alécha Popovitch.....	313
Borodino.....	246	Potok le Bogatyr.....	315
<i>Quand ondule sur la plaine.</i>	249	Sadko.....	321
La Prière.....	249	La Demande en mariage....	328
Les Trois palmiers.....	250	<i>C'était aux premiers jours.</i>	334
Les Dons du Terek.....	252	<i>Les nuées transparentes...</i>	334
Le Novice.....	254	TOURGUÈNEV, <i>Notice</i>	336
Reconnaissance.....	273	Fédia.....	338
Les Nuages.....	273	<i>C'était une nuit d'été</i>	338
Mon Pays.....	274	Le Village.....	339
La dernière Demeure de Napoléon.....	275	Nuit sans lune.....	340
La Voile.....	277	FÊTE, <i>Notice</i>	342
Le Fuyard.....	278	<i>Le lac s'est assoupi</i>	343
Le Débat du Kazbek et de l'Elbrous.....	281	<i>Tu peux compter sur un beau jour</i>	343
Un Rêve.....	284	<i>Ne l'éveille pas à l'aube...</i>	344
Au Rendez-vous.....	284	<i>Bonnes nouvelles! je viens.</i>	344
Tamara.....	286	<i>Tout le monde dort.....</i>	345
<i>Je m'en vais tout seul</i>	287	<i>Le cygne s'est enfui dans les roseaux</i>	345
Le Prophète.....	288	<i>Le monde ne la connaît pas</i>	346
TOLSTOÏ (Comte Alexét) <i>Notice</i>	290	<i>Ah! longtemps au plus profond du silence</i>	346
La Pécheresse.....	293	<i>Quel bonheur! il est nuit..</i>	347
Le prince Mikhallo Repnine.	298	POLONSKI, <i>Notice</i>	348
<i>Ah! si notre petite mère Volga</i>	300	Le Soleil et la Lune.....	349
Pantaléon le guérisseur...	300	L'Ange.....	350
<i>De la pluie qui s'apaisait.</i>	301	Voyage d'hiver.....	351
<i>Ah! si j'avais su</i>	302	Le Mendiant.....	352
<i>O mes clochettes</i>	303	Nuit de Géorgie.....	352
<i>Te rappelles-tu ce soir</i>	304	MAÏKOV, <i>Notice</i>	354
<i>La brume s'élève</i>	305	Tableau.....	355
<i>Faisons halte</i>	306	Le Cimetière.....	356
<i>Dans la poussière</i>	307	Qui est-ce?.....	358
<i>Dans ton œil jaloux</i>	308	Nuit de moisson.....	360
<i>Connais-tu le pays</i>	309	Le Champ.....	360
<i>Te rappelles-tu Maria</i>	310	NÉKRASSOV, <i>Notice</i>	362
<i>Tu te fais illusion</i>	311	La Troïka.....	365
<i>Je vous reconnais</i>	312	<i>J'ai visité le cimetière</i>	366
		Macha.....	367
		<i>Quand on me parle des horreurs</i>	368
		<i>Tu te fais si douce</i>	369

Le Village oublié.....	369	Le Matin au bord du lac...	406
<i>Adieu! oubliée</i>	370	La Femme du iamchtchik..	407
Le Calme.....	371	MINAEV, <i>Notice</i>	412
MEÏ, <i>Notice</i>	373	L'Augure.....	412
Le Sauveur.....	374	K. R. <i>Notice</i>	414
Chanson du boïar Eupati		<i>J'ai été choyé par le destin</i>	415
Kolovrat.....	377	<i>J'ouvris la fenêtre</i>	416
La Roussalka.....	392	<i>Le merisier s'est épanoui.</i>	417
AKSAKOV (Ivan S.) <i>Notice.</i>	395	Il est mort.....	417
<i>La lune est montée</i>	396	Prière.....	419
PLECHTCHÉEV, <i>Notice</i> ...	397	Les roses.....	420
<i>Le petit oiseau du bon</i>		A Fête.....	421
<i>Dieu</i>	398	Libéré!.....	421
Doute.....	399	NADSON, <i>Notice</i>	426
<i>Voilà que tout mon sentier</i>	400	<i>Je ne prie pas Celui</i>	428
<i>Pourquoi, petit oiseau chan-</i>		<i>Couverte d'un blanc linceul</i>	429
<i>teur</i>	400	<i>Tout cela fut sans doute.</i>	430
Patrie.....	401	<i>A peine suis-je seul</i>	430
<i>La nuit est venue</i>	402	Conte de printemps.....	431
NIKITINE, <i>Notice</i>	404	<i>Crois, disent-ils, le doute.</i>	435
Le Grand-Père.....	405	<i>Voici le printemps</i>	436

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1° Transcription des mots russes.....	439
2° Glossaire.....	443

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Aksakov (Ivan S.).....	395	Maïkov	354
Baratynski	178	Méf.....	373
Batiouchkov.....	88	Merzliakov.....	47
Bénédictov.....	200	Minaev.....	412
Delvig.....	102	Nadson.....	426
Derjavine	20	Nékrassov.....	361
Fête.....	342	Nikitine.....	404
Iazykov.....	182	Ogarev.....	222
Joukovski.....	56	Plechtchéev.....	397
Kantémir	1	Polonski.....	348
Karamzine.....	34	Pouchkine.....	105
Khomiakov.....	192	Ryliéev.....	93
Koltsov.....	204	Soumarokov	17
Kozlov	49	Tioutchev.....	185
K. R.....	414	Tolstoï (Alexéi).....	290
Krylov	39	Tourguenev.....	336
Lermontov.....	225	Tsyganov.....	196
Lomonossov.....	7	Von Vizine.....	82

PB 3558-7